



SONNET

A MADEMOISELLE MARIA C. . . .

Vous pleurez, chère amie ; une immense douleur
Déchire votre sein et gonfle votre cœur.
Plus pâle que la mort, sous votre peine amère,
Je vois votre beau front se courber vers la terre.

Vos sanglots étouffés, ô funeste malheur !
De votre lèvres bleues ont ravi la fraîcheur,
Et votre doux regard, si séduisant naguère,
Est tout voilé des pleurs versés pour votre mère.

Je le sais, Maria, votre deuil est cruel ;
Je comprends qu'il est triste, inconsolable amie.
De perdre pour toujours une mère chérie ;

Mais celle qui jouit d'un bonheur éternel,
Délivrée à jamais des maux de cette vie,
En quittant notre exil a trouvé sa patrie.

Montréal, mars 1889.

JOSEPH GENEST.

LE PAYSAN CANADIEN

I

L'enfance du paysan canadien s'écoule ordinairement dans son village natal où il aide ses parents dans les travaux agricoles ; mais aussitôt que l'enfance a fait place à la jeunesse, un violent désir de voyager naît en lui. C'est ce qui fait que tant de Canadiens s'exilent et terminent leur vie dans les parties les plus lointaines de l'Amérique. La plupart cependant, après avoir été tenté la fortune aux Etats-Unis, reviennent dans le pays et s'établissent aux environs de la maison paternelle.

Le Canadien a en horreur le célibat, aussi dès l'âge de vingt ou vingt et un ans choisit-il une compagne active et laborieuse qui l'aide à faire fructifier le bien qu'il a acquis. Il élèvera sa famille comme il a été élevé : grandissant sous l'œil paternel, ses enfants apprendront à aimer Dieu et leur pays, recevront une instruction suffisante pour devenir des hommes utiles à leur patrie. En bon père de famille, il s'efforcera de développer en eux l'amour du travail en leur montrant l'aisance qui en est le résultat. Enfin, tout en donnant de la force à leur bras, il donnera de la foi à leur cœur.

C'est dans son intérieur, dans ses travaux et sa manière de vivre que le paysan canadien révèle la beauté de son caractère ; caractère essentiellement mélangé, tenant à la fois de celui du Français, du Sauvage et de l'Anglais. Car ses pères, transportés du pays de France aux rives incultes du Saint-Laurent, ont conservé les mœurs et les croyances de la mère-patrie ; par le contact incessant avec les Peaux-Rouges, les habitants des campagnes ont contracté ce caractère d'aventuriers qui est la marque distinctive du sauvage et qui a contribué à faire des Canadiens des coureurs de bois intrépides. Plus tard, lorsque l'Anglais, après les avoir achetés d'un roi lâche et sans cœur, est venu arborer son drapeau sur leurs citadelles et qu'il est entré en relations avec les habitants du Saint-Laurent, il leur a communiqué son caractère de froideur.

L'habitant des campagnes canadiennes est ordinairement sobre, économe sans être avare, et d'une honnêteté proverbiale. Sans orgueil, il se vêtira d'un pantalon taillé dans une étoffe manufacturée dans sa propre maison et portera une chemise tissée du lin récolté sur sa terre : ses bottes seront de cuir tanné et un chapeau à larges bords défendra son front de l'ardeur du soleil. La maison est en bois à un seul étage avec pignon couvert en bardeaux ; tous les printemps, il la blanchit avec de la chaux, ce qui lui donne un cachet de propreté que l'on ne rencontre guère dans les autres pays. L'ameublement en est bien simple : des lits de bois, quelques chaises, un buffet, une huche, un métier, un rouet, le coffre traditionnel où s'asseyaient les jeunes amoureux et quelquefois une valise qu'un membre de la famille a rapportée d'un voyage aux Etats-Unis. Si le propriétaire est à l'aise, il se paye le luxe d'une machine à coudre. Au mur pend un crucifix où tous les soirs l'on vient s'agenouiller pour faire la prière en famille ; à côté est un calendrier diocésain. Lorsque la maison est grande, on la divise en chambres que l'on tapisse

souvent avec les feuilles d'un journal auquel on est abonné dans la ville voisine.

Près de sa demeure le paysan canadien construit plusieurs bâtisses secondaires : une grange spacieuse où chaque automne il entasse le produit de sa terre, attendant qu'une occasion favorable lui permette de vendre à de bonnes conditions le surplus de sa consommation annuelle ; une étable et une remise où il met à l'abri sa voiture et ses instruments aratoires avoisinent la grange. Puis en arrière de la maison, près du four qui sert à cuire le pain nécessaire à la famille, se trouvent le puits et la laiterie. Lorsqu'il construit une des bâtisses dont nous venons de parler, c'est au moyen de la corvée ; tous les hommes du voisinage s'y donnent rendez-vous le premier jour et lui prêtent un concours énergique ; naturellement, le soir, grand gala. Si le propriétaire n'a pas les moyens suffisants pour subvenir à tous les frais de construction, il fait une loterie où il met plusieurs lots : un bœuf, un mouton, quelquefois une voiture, un fusil et différents autres objets dont il peut se passer. La vente de ces billets lui fait réaliser presque toujours un joli bénéfice.

Durant le printemps, l'été et l'automne le paysan canadien travaille la terre, et lorsque celle-ci dort sous ses trois pieds de neige, il ne reste pas inactif. Les chantiers des forêts voisines lui offrent l'occasion de gagner un salaire et de faire des économies. Au printemps il revient pour les semailles. C'est durant les longues soirées d'hiver qu'ont lieu ces bonnes veillées canadiennes où toutes les jeunesses du canton se réunissent. Quel est celui qui, ayant été élevé à la campagne, ne se rappelle pas avec émotion les jeux, les danses et les chansons de son hameau ?

Les jeux sont à peu près ceux des côtes de Bretagne et de Normandie et dans les vieilles provinces de France. Un des plus recherchés est "Le clairon du roi." Il consiste en ce que toutes les jeunesses présentes, se tenant par la main, font cercles, assises, autour d'une personne qui prend un anneau et le lance dans le rond. On se le passe par-dessous les chaises de mains en mains en chantant :

C'est le clairon du roi, mesdames,
C'est le clairon du roi qui passe.

Celui qui l'a lancé se tient debout au milieu du cercle et essaye de le saisir : s'il réussit il est remplacé par celui dans les mains duquel il l'a pris. Et cela continue comme cela.

"Madame demande sa toilette" est encore un autre jeu des campagnes canadiennes. Une personne représente la bague de madame, un autre son chapeau, son tablier, etc., etc. Celui qui dirige le jeu, et qu'on appelle le héraut, se tient debout au milieu de tous ces articles de toilette vivants et appelle tour à tour la bague, le chapeau, le tablier de madame, et celui ou celle qui représente l'objet nommé se lève, salue et se rassied jusqu'à ce qu'enfin le héraut s'écrie au moment le moins attendu :

—Madame demande sa toilette !

A ces mots, brouhaha général : on change de chaises et le crieur de se précipiter dans la foule pour trouver une place. Celui qui en reste dépourvu, — car il y a toujours une chaise de moins que le nombre de personnes présentes, — reprend la place du directeur et le jeu recommence de plus belle.

Il y a encore un autre jeu et c'est le plus populaire des trois, car il est connu sur les bords du Saint-Laurent, de l'Outaouais au Labrador. C'est "Reculer-toi de là, ou le mariage trompeur." Le voici dans toute sa simplicité primitive. Les demoiselles s'asseyent en laissant à leur droite une place libre ; un galant passe auprès d'elles et leur demande à l'oreille quel compagnon elles désirent. Après avoir fait sa tournée dont il garde le secret, il appelle les jeunes gens tous à leur tour. Chacun d'eux vient alors s'asseoir sur une des chaises restées libres, pensant qu'il a été choisi par la demoiselle qui occupe la droite. S'il se trompe, un bruit de mains lui annonce son erreur, et le héraut lui crie :

—Reculer-toi de là !

Et ainsi de suite, jusqu'à ce que tous aient trouvé la compagne qui les a choisis.

AUGUSTE FORTIER.

(A suivre)



JOHN ERICSSON, INVENTEUR ET INGÉNIEUR DÉCÉDÉ
(Voir page 371. col. 1)

PIEUX SOUVENIR

"Que j'aime mon chapelet !"... Tels étaient, pour ainsi dire, les derniers mots, qu'une jeune fille se plaisait à redire sur son lit de mort. Le prêtre qui l'assistait, touché de ces pieuses paroles, n'osait lui demander la cause de ce bonheur intime qui se reflétait sur sa douce figure. D'elle-même, elle prit la parole ; et toute joyeuse la jeune fille dit au prêtre en lui montrant son chapelet : "Ce chapelet a été le compagnon de toute ma vie. Je l'ai aimé comme on aime un ami sincère et je l'aime encore. Dans mes joies, il en tempérant l'ardeur ; dans mes peines, il en adoucissait l'amertume. Je m'en souviens encore : ce chapelet me fut remis par ma bonne mère, le jour à jamais beau de ma première communion. Un écrit accompagnait le don maternel :

De ce petit présent le très fréquent usage,
D'un enfant vertueuse est le plus beau présage.

Inutile d'ajouter que je l'ai conservé comme on conserve un précieux trésor.

Depuis ce temps, sans doute, le malheur m'a frappé. Ma mère si bonne n'est plus... Elle m'a quittée... et je sens que je n'en vais la rejoindre. Cependant jamais sa pensée ne m'a abandonnée, car j'avais avec moi ce pieux souvenir qui a été pour moi le baume à ma douleur, la consolation pour mon cœur en pleurs.

Que d'heures du ciel écoulées dans ma prière avec ce chapelet ! Comme Marie a été bonne pour moi ! Elle a protégé son enfant, et aujourd'hui encore je sens qu'elle est à mes côtés pour m'aider à bien mourir.

Puissiez-vous, disait la jeune fille mourante au prêtre qui recevait ses dernières confidences, puissiez-vous dire et redire à mes amies et à toutes les jeunes filles, que le chapelet est leur plus belle prière et qu'il est une arme terrible au démon. Et vous, priez pour moi..."

Cette pieuse enfant, animée de si bons sentiments, s'est éteinte doucement dans le Seigneur. Sa mort a été douce et sereine comme le soir d'un beau jour. Sans doute que Marie a reçu dans le ciel cette belle âme qui mettait toute sa confiance en sa maternelle protection.

C'est avec raison que le parfait chrétien devrait aimer cette prière du chapelet, du rosaire.

Par le Rosaire nous méditerons les principaux mystères de la vie de Jésus-Christ et de sa sainte Mère. C'est là que nous trouverons les articles de notre foi, les divins exemples de la charité et les gages de notre espérance.

Que de traits d'histoire sur la puissance du Rosaire ! cette prière est la plus belle, elle est la prière de tous, c'est d'abord l'Oraison dominicale, qui nous élève vers le Père qui est dans les cieux, puis la Salutation angélique où les anges et les hommes s'unissent pour saluer en Marie la plus pure, la plus virginale des créatures humaines. Quel est le chrétien qui n'aime pas à réciter le *Pater* et l'*Ave* ?